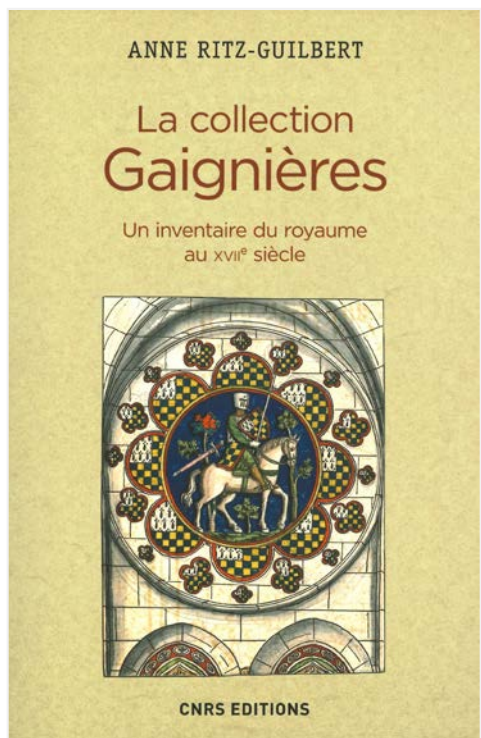




Sélection d'ouvrages présentés en hommage  
lors des séances 2017 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de M<sup>me</sup> Anne Ritz Guilbert, *La collection Gaignières. Un inventaire du royaume au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2016, avec une préface d'Alain Schnapp, 381 pages, 50 planches en couleur.

Qui ne croit bien connaître la collection de François-Roger de Gaignières, ne serait-ce que pour en avoir un jour tiré parti ? Dès 1729, une vingtaine d'années après la mort de l'érudit dans sa demeure parisienne de la rue de Sèvres, la richesse de l'immense réservoir iconographique qu'il avait constitué était déjà présente à l'esprit de dom Bernard de Montfaucon. Ses *Monuments de la monarchie française* sont peuplés d'emprunts aux relevés d'édifices et plus encore d'effigies funéraires puisés dans la documentation que François-Roger de Gaignières avait patiemment accumulée durant plus de quarante ans, avec le concours de son valet de chambre Barthélemy

Rémy, copiste-paléographe, et de son dessinateur attitré Louis Boudan.

Paradoxalement, Gaignières n'a laissé de lui ni portrait ni écrits. Il est aussi discret sur sa personne que la réputation de sa collection nous est devenue familière ; et dans un XVII<sup>e</sup> siècle bien pourvu en érudits, amateurs, antiquaires et autres "connaisseurs", ce collectionneur si ingénieux en matière de classification s'avère lui-même inclassable. À la biographie intellectuelle improbable, M<sup>me</sup> Ritz Guilbert, qui enseigne à l'École du Louvre, a donc préféré, dans ce livre issu de son habilitation à diriger des recherches, l'approche apparemment plus aride, mais en réalité passionnante, de l'histoire de la collection elle-même. Pour ce faire, elle a dû composer avec un autre paradoxe. Beaucoup de pièces de la collection ont en effet connu une dispersion presque immédiate, alors que le legs consenti par Gaignières en 1711 au profit du roi Louis XIV visait à préserver l'unité de l'ensemble : les unes furent vendues dès 1717, deux ans après la mort de Gaignières, par Pierre de Clairambault qui avait été chargé de les faire entrer dans les collections royales, d'autres soustraites par lui pour entrer dans ses propres collections, d'autres subtilisées en 1784 et finalement parvenues à Oxford où elles se trouvent toujours, d'autres encore brûlées place Vendôme en 1792. Ce qui avait échappé à cette dilapidation fit l'objet d'émiettements entre les divers fonds de la Bibliothèque nationale au point de rendre bientôt illisible le principe d'organisation d'une matière documentaire gigantesque. Du moins, l'inventaire de Clairambault préalable à la vente de 1717 permet-il de prendre la mesure de la masse et de la variété des pièces qui la composaient. Plus de 1000 tableaux, dont le fameux portrait du roi Jean le Bon aujourd'hui au Louvre, tapissaient les murs de sa maison. Près de 2500 "manuscrits" comptaient quelques chefs-d'œuvre comme les *Petites Heures* du duc de Berry, mais surtout des portefeuilles de documents d'archives originaux ou de copies exécutées sur papier ou parchemin. 2910 volumes imprimés constituaient sa

bibliothèque de référence. Enfin, 398 grands portefeuilles réunissaient 43 553 dessins ou estampes, élargissant son horizon aux dimensions du monde. Ces portefeuilles qu'il montrait à ses visiteurs fascinèrent par exemple en 1698 le médecin anglais Martin Lister, qui déclara que Gaignières avait "toute l'Europe rangée par catégories", et resta ébahi devant la profusion des cartes et dessins de villes, de châteaux et de maisons de toute l'Angleterre qu'il découvrit à son domicile. Ces ressources iconographiques où dominaient les copies exécutées par son fidèle associé Boudan lors de leurs voyages entre Picardie et Poitou, Normandie et Bourgogne, ont d'ailleurs entretenu la réputation de la collection, même démembrée, jusqu'à aujourd'hui.

Anne Ritz Guilbert, cependant, renouvelle dans son livre le regard sur la collection Gaignières. Elle s'est donné pour objectif d'en rendre visible la structure savante et de donner des clés permettant de circuler dans tout l'édifice. À cette fin, elle a systématiquement dépouillé les inventaires de Clairambault (celui de 1711, général, et ceux des grands portefeuilles préalables à la vente de 1717) et procédé à des sondages dans les vestiges de la collection, dont le superbe cahier central de 50 planches commentées donne un bon aperçu. Grâce à elle, on découvre l'inventivité du collectionneur qui imagine de grossir les lettres des noms de personnes et de lieux figurant dans la succession des copies abrégées de nombreux actes qu'il a fait exécuter par B. Rémy, afin de faciliter leur repérage indispensable à la confection de listes de toute sorte. Elle met aussi en évidence, et c'est là le point essentiel, la cohérence oubliée d'une documentation faite de textes autant que d'images. La noblesse encore fraîche dont Gaignières hérita de son père le sensibilisa très tôt aux questions de généalogie, et aussi d'héraldique, un domaine dans lequel il se mouvait en expert. Mais l'horizon de ses intérêts inclut bien d'autres champs de la connaissance, en matière d'histoire ecclésiastique, de topographie, de géographie, de costumes – ce qui lui inspira la confection de ses fameux recueils de dessins de "Modes" où les gisants de toute condition sociale sont remis debout, comme restitués à la vie. D'un mot, il s'est intéressé à tout l'héritage accessible d'un passé où la distinction du Moyen Âge et des Temps modernes n'était pas encore de mise, afin d'en préserver la mémoire : chaque "monument" (matériel ou textuel) devait être inscrit dans un ensemble de données, d'emblée accessibles, quel que soit l'angle de consultation de la collection. À cette fin, il a multiplié les copies des mêmes documents autant que ses dossiers le nécessitaient.

M<sup>me</sup> Ritz Guilbert est parvenue à reconstituer très concrètement les méthodes de travail de Gaignières : du plan préétabli qui facilite le travail d'équipe parce que chacun sait ce qu'il lui revient de faire, on passe aux investigations *in situ*, où se font les choix et les copies, avant le rangement par classeurs qui suit chaque campagne. Sans entrer ici dans les détails, ce qui se dessine au fil des analyses est la constitution par François-Roger de Gaignières d'une base de données avant l'heure : un cahier des charges commun aux membres de la petite équipe, très normalisé ; et un classement multicritères qui doit permettre de varier les angles d'attaque de la documentation, qu'elle soit textuelle ou matérielle. À propos de la matérialité des objets, Gaignières était conscient de la perte d'information induite par la représentation d'un objet par rapport à sa vision immédiate. De même qu'aujourd'hui on s'efforce d'y remédier par la reproduction du document original associée à la copie de son contenu, et si possible par une reproduction en taille réelle des manuscrits numérisés, de même Gaignières associait déjà aux copies des actes

Sélection d'ouvrages présentés en hommage  
lors des séances 2017 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

trouvés dans les archives la mention de leurs dimensions et la copie de leur sceau, et lorsqu'il s'agissait de paysages et de monuments, il en faisait exécuter par Boudan les dessins à partir de plusieurs points de vue successifs qui permettaient de tourner autour de l'objet représenté.

François-Roger de Gaignières n'a pas fait de confidences sur les motifs qui ont guidé son impressionnante entreprise, et Émile Mâle, le seul à avoir sérieusement tenté de percer ses intentions, n'y est pas parvenu, se contentant en définitive de constater sa propension à accumuler. L'enquête de M<sup>me</sup> Ritz Guilbert, sans négliger cette question, qui demeure ouverte, nous invite à déplacer l'interrogation vers l'évaluation critique de la constitution de la collection, qui est aussi l'expression d'une certaine idée du patrimoine. Elle souligne à quel point notre conception du Moyen Âge, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, a été façonnée par les dessins de cette collection. Elle entrouvre enfin dans son livre la porte d'un véritable trésor, "un musée de papier" appauvri sans doute, mais surtout sous-exploité parce que méconnu en profondeur, du fait de la perte de sens résultant de son démantèlement.

Ayant discerné la modernité de la démarche de Gaignières, elle est désormais en mesure de diriger à son tour un travail d'équipe (une toute petite équipe, là aussi...) en vue de valoriser de telles ressources. Restaurer virtuellement les liens entre elles, selon le principe même qui a présidé à la collecte documentaire, voilà l'objectif de l'archive numérique "Collecta", en cours d'élaboration à son initiative : à l'évidence, un tel outil de travail sera le complément nécessaire et bienvenu de son excellent ouvrage, à la fois méthodique, dense, efficace et novateur. »

Nicole BÉRIOU  
Le 10 février 2017

*La collection Gaignières.*  
*Un inventaire du royaume au XVII<sup>e</sup> siècle*  
[CNRS Éditions](#)

